

## Cours 2 : Le quotidien.

« La vie quotidienne se caractérise par son rythme régulier et rassurant, parfois monotone. L'habitude émousse la vue, l'ouïe, l'odorat et le goût. Tout semble s'affadir et ne plus mériter l'intérêt. »

Document n°1 : Stanley Kubrick, *Eyes Wide Shut*, 1999.



Capture d'écran de la séquence d'ouverture du film

Caractéristiques du quotidien	Éléments analysés et interprétés

Document n°2 : Jules LAFORGUE (1860-1887), « Complainte sur certains ennuis ».

Un couchant des Cosmogonies !  
Ah ! que la Vie est quotidienne...  
Et, du plus vrai qu'on se souviene,  
Comme on fut piètre et sans génie...

On voudrait s'avouer des choses,  
Dont on s'étonnerait en route,  
Qui feraient une fois pour toutes !  
Qu'on s'entendrait à travers poses.

On voudrait saigner le Silence,  
Secouer l'exil des causeries ;  
Et non ! ces dames sont aigries

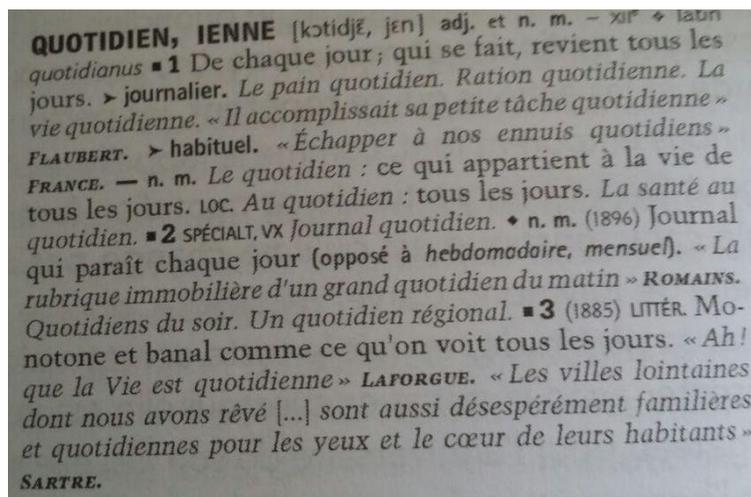
Par des questions de préséance.

Elles boudent là, l'air capable.  
Et, sous le ciel, plus d'un s'explique,  
Par quel gâchis suresthétique  
Ces êtres-là sont adorables.

Justement, une nous appelle,  
Pour l'aider à chercher sa bague,  
Perdue (où dans ce terrain vague ?)  
Un souvenir d'AMOUR, dit-elle !

Ces êtres-là sont adorables !

Document n°3 : Dictionnaire Le Petit Robert, 2016.



Document n°4 : Derek Schilling, *Mémoires du quotidien : les lieux de Perec*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2006.

Le quotidien : ce qu'il y a de plus difficile à découvrir.  
— Maurice Blanchot<sup>1</sup>

Quotidien – commun et tiède, tel quel demain aussi bien qu'hier.  
— Michel Leiris<sup>2</sup>

L'histoire du quotidien est d'abord celle d'un mot. Se penchant sur l'évolution de ce vocable dérivé de l'adjectif latin *quotidianus* (de *quotidie*, « chaque jour »), les lexicographes<sup>3</sup> tracent un renversement qui va du sacré au profane, du recueillement des fidèles au Moyen Âge à la lassitude des modernes. À l'origine, le mot s'emploie dans un contexte religieux : sa première attestation en langue française vient du Psautier d'Oxford (c. 1120) où, dans le *Pater Noster*, la locution « pain cotidian » désigne les nourritures terrestres, par opposition au pain béni. L'adjectif pénètre dans la vie privée des locuteurs par le biais ritualisé de la prière, tout en gardant la coloration négative du mot *quotidianus*, qui connote « l'ordinaire, le commun ». Au tournant du dix-septième siècle, s'impose le sens figuré « ce que l'on fait tous les jours, à quoi on a sans cesse affaire ». Cette inflexion sémantique accentuera progressivement la valeur négative du mot : si dès 1836 on lui associe le monotone ou le banal, vers la fin du siècle il suggère tout simplement l'ennui : « Ah ! que la vie est quotidienne... », se lamente Jules Laforgue en 1885. D'usage littéraire et didactique, « quotidienneté » (1834) sera imprégné, de même, du mal du siècle : « caractère de ce qui est quotidien, répété chaque jour, habituel et banal ».

L'essor industriel et l'expansion de la sphère publique dans la France post-révolutionnaire viennent modifier les usages du syntagme,

1.- Maurice Blanchot, « La parole quotidienne », *L'entrelien infini*, Paris, Gallimard, 1969, p. 355.  
2.- Michel Leiris, *Langage langage ou ce que les mots me disent*, Paris, Gallimard, 1985, p. 52.  
3.- Voir les notices du *Grand Robert de la langue française*, 2e éd. revue par Alain Rey, 1989, t. VII, p. 976, et du *Dictionnaire historique de la langue française*, dir. Alain Rey, 1992, t. I, p. 1694.

qui connaît une évolution parallèle. Pendant la Révolution de 1789, le « pain quotidien » se voit concurrencé par le « journal quotidien », locution courante dès 1820 ; une décennie plus tard, cette formule est abrégée de sorte qu'on parlera d'« un quotidien » sans offrir plus de précisions. De même que la prière, la lecture des grands quotidiens « du soir » ou « du matin » commence à rythmer la journée des lettrés. Mais la révolution journalistique que célèbrent les *Illusions Perdues* de Balzac n'altérera pas le contenu sémantique du mot : si divers que soient les faits qu'il rapporte, le quotidien imprimé garde le sens étymologique de « ce qui est de chaque jour ».

La nominalisation de l'adjectif donne lieu, au dix-neuvième siècle, à un deuxième emploi : du « quotidien » qui salit les mains et qui pique la curiosité des lecteurs se distingue, dès 1836, « le quotidien », substantif abstrait signifiant « ce qui appartient à la vie de tous les jours ». Ce mouvement vers l'indéterminé annonce une émancipation sémantique. Tandis que le pain quotidien se laissait couper en tranches et le journal quotidien en pages, rubriques et colonnes, « le quotidien », dès lors dépourvu de son référent, est de composition indécise : rien n'indique ce qui pourrait ou non lui appartenir<sup>4</sup>. À un premier niveau d'analyse, le quotidien au sens abstrait relèverait de la seule fréquence et, partant, de la comptabilité. Mais suivant quelles consignes pourrait-on statuer de « ce qui est de chaque jour » ? Combien de fois faut-il qu'un acte s'effectue pour qu'il soit véritablement quotidien ? Les données du quotidien devraient-elles être recueillies tous les jours, ou bien au cours des seules journées ouvrables ? Quelle est la bonne mesure du quotidien, au mois ou à la semaine ? Et qui, après tout, voudrait tenir les comptes du quotidien, statistiques sans doute dérisoires ? Dans la mesure où sa définition moderne renvoie à « la vie de tous les jours », ce substantif semble s'ouvrir aux appréciations les plus diverses, suivant le lieu, la saison, la personne, l'époque ou le groupe concernés. Tous ceux qui ont le quotidien en tête ne pensent peut-être pas à cette banalité homogénéité des jours sans qualités dont se plaignait Laforgue ; le quotidien ne peut-il pas aussi rappeler l'heureuse continuité de la vie ?

Lourd de connotations, ce vocable présente sous sa face dénominative quelque chose de rebelle, puisque s'y confondent deux temporalités, dérivées l'une, de l'accumulation des jours, l'autre, de leur récurrence.

Document n°5 : Pierre Macherey, « Le quotidien, objet philosophique ? », *Articulo - Journal of Urban Research* [Online], 1 | 2005, Online since 24 October 2005, connection on 07 September 2017. URL : <http://articulo.revues.org/871> ; DOI : 10.4000/articulo.871

Très tôt, l'attitude philosophique a été associée à ce qu'on pourrait appeler, après Bachelard, un imaginaire ascensionnel de l'envol récusant les démarches inverses de l'enfouissement ou de l'immersion : s'évader du monde d'ici-bas, se laisser happer par l'appel lumineux du ciel, et ressentir l'impression d'une chute dégradante lorsque s'impose, en sens inverse, la nécessité de redescendre vers le bas et de rejoindre la sombre et ignoble terre où sont englués les autres, les gens du commun qui n'éprouvent pas ce besoin de prendre de la hauteur, telles sont les émotions et les aspirations qui guident le comportement de cet homme pas comme les autres dont parle le mythe de la caverne,

le philosophe, à qui ne viendrait pas l'idée de fouiller à même le sol pour en sonder les arrière-plans souterrains, avec le risque de s'y salir les mains, car il n'a en réalité qu'une seule idée, celle de monter, de s'élever, n'y ayant à ses yeux d'issue viable à son besoin de se libérer des chaînes qui l'emprisonnent que par le haut. Une page célèbre du *Théétète* évoque à ce propos la figure de Thalès qui, déambulant ainsi dans la campagne les yeux levés au-dessus de lui en direction de cet autre monde qui constitue pour lui le vrai monde, ne voit pas le trou creusé sous ses pas, dans lequel, inévitablement, il tombe, au grand amusement de la servante thrace, incapable de percevoir la grandeur de cet incident révélateur dont elle ne retient que l'apparence dérisoire : elle ne peut pas savoir que les philosophes ont choisi en conscience le risque de tomber dans les trous, et de prouver ainsi *a contrario* l'éminence d'une vocation qui les éloigne des contingences mondaines et de leurs vulgaires obligations ou séductions. C'est dans cet esprit que meurt Socrate, empoisonné par les venins que secrète la cité terrestre, Athènes et ses vaines aspirations démocratiques, poisons qui font de lui un mortel plus mortel encore que tous les mortels, mais qui découvre dans cette fragilité dont il assume, dans l'épreuve, toutes les pénibles conséquences une promesse de salut et d'immortalité, et non un signe manifeste d'échec.

Face à cette représentation devenue traditionnelle de la démarche philosophique, prend un relief tout particulier l'anecdote relatée dans les *Parties des animaux* d'Aristote qu'Heidegger cite à la fin de sa *Lettre sur l'humanisme* : « D'Héraclite, on rapporte un mot qu'il aurait dit à des étrangers désireux de parvenir jusqu'à lui. S'approchant, ils le virent qui se chauffait à un four de boulanger. Ils s'arrêtèrent, interdits, et cela d'autant plus que, les voyant hésiter, Héraclite leur rend courage et les invite à entrer par ces mots : 'Ici aussi les dieux sont présents. » (A 5, 645 à 17).

Heidegger commente l'épisode dans ces termes :

« La foule importune et curieuse des visiteurs étrangers est déçue et décontenancée au premier coup d'œil jeté sur l'endroit où le penseur séjourne. Elle croit devoir le rencontrer dans des circonstances qui, s'opposant à l'allure habituelle de la vie des hommes, portent la marque de l'exception, du rare et par suite de l'excitant. Dans cette visite, la foule espère trouver, au moins pour un temps, la matière de bavardages divertissants. Ces étrangers qui viennent rendre visite au penseur s'attendent à le surprendre au moment précis peut-être où, plongé dans une méditation profonde, il pense... Au lieu de cela, les curieux trouvent Héraclite auprès d'un four. » (trad. fr. R. Munier, éd. Aubier/Montaigne, 1957, p. 141-143).

<b>Pierre Macherey</b>	<b>Derek Schilling</b>	<b>Le Petit Robert</b>	<b>Jules Laforgue</b>	<b>Stanley Kubrick</b>	<b>Idée de §</b>